

## MIROIRS D'UNE CIVILISATION FASCINANTE

### Le fabuleux succès des romans indiens

*Le Monde diplomatique* | Août 2002 | <http://www.monde-diplomatique.fr/2002/08/LEPAPE/16738>

Quand elle s'exprime en anglais, l'Inde est actuellement à la mode, pour le meilleur et pour le pire. Depuis Tagore, depuis Narayan ou Raja Rao qui font désormais figure de classiques, il y a toujours eu quelques écrivains indiens dans les catalogues des éditeurs anglais et nord-américains. Mais depuis deux ou trois ans, on assiste à un formidable engouement pour les écrivains anglophones originaires de l'Inde. Une nouvelle vague romanesque déferle, assez semblable dans son ampleur au « boom latino-américain » des années 1960. Quelles sont les raisons de ce fabuleux succès des romans indiens ?

Passons vite sur le pire. Sur le roman indien fabriqué de toutes pièces à partir des canons esthétiques et commerciaux de l'industrie éditoriale occidentale. L'Inde, une fois encore, conçue comme un immense réservoir d'images exotiques et de clichés culturels qu'il s'agit d'assaisonner émotionnellement, selon les recettes éprouvées de la consommation de masse. Quitte à contester un modèle colonial rejeté dans les limbes du passé. Le grand succès du genre a été obtenu par l'énorme « saga » de Vikram Seth, *Un garçon convenable* (1). Interminable histoire de quatre familles dans l'Inde de 1950, où se retrouvent toutes les épices d'une « indianité » conforme aux fantasmes et aux préjugés de la mentalité postcoloniale.

Est-ce un hasard si, sur la liste des dix meilleures ventes de romans en France, on trouve actuellement *Noces indiennes* (2), de Sharon Maas, un typique « livre d'été » comme on fabrique, en musique, des « tubes d'été » (3) ? Une opération commerciale d'envergure a également été tentée pour lancer le premier roman d'un jeune journaliste anglo-cachemiri, Hari Kunzru, présenté récemment par la presse britannique comme « *a ready-made literary star* ». *The Impressionist* raconte, en cinémascope et en couleurs, les aventures de Razdan, fils d'une riche Indienne en rupture de fidélité conjugale et d'un aventurier anglais, à la recherche de son identité de « *mixed race* » dans l'Angleterre d'aujourd'hui (4). Ce thème de la mixité est omniprésent dans les meilleurs romans indiens. On le retrouve évidemment chez Anita Desai, née en 1937 à Mussoorie, au pied de l'Himalaya, d'une mère allemande et d'un père bengali. Ou encore dans les romans de Ruth Praver Jhabvala, d'origine polonaise, mariée à un Indien et vivant désormais aux Etats-Unis. Mais pour Desai, Jhabvala, ou encore Bharati Mukherjee, née à Calcutta et enseignante à l'université de Berkeley, le thème de la mixité se démultiplie et s'amplifie pour englober, sur le mode intimiste (Desai), sur celui de la comédie de mœurs (Jhabvala) ou de l'amère cocasserie (Mukherjee), toute la thématique, individuelle et collective, du conflit culturel, de la partition des Indes, de l'exil, de la division sexuelle, de la fuite, du rejet de l'autre, de la destruction et de la renaissance.

Nous venons de citer trois romancières ; tant il apparaît que le « boom indien », à la différence du latino-américain aux accents macho, est marqué, en nombre comme en qualité, par la production romanesque féminine. Aux trois noms cités, il faudrait encore ajouter Nayantara Sahgal, Kamala Markanday et surtout Shauna Singh Baldwin, née à Montréal, élevée en Inde, vivant aux Etats-Unis, lauréate, pour *La Mémoire du corps*, du Commonwealth Best Book Award. Et puis encore la révélation de ces dernières années, Arundhati Roy.

#### Résumé vivant de toutes les littératures

A la différence de la plupart de ses consoeurs, Arundhati Roy, malgré le succès international de son premier roman, *Le Dieu des petits riens* (5), en 1998, a choisi de demeurer à New Delhi pour y mener son combat littéraire et politique. Il s'agit bien d'un combat, même si *Le Dieu des petits riens*, qui a pour cadre le Kerala et sa version locale du communisme, a surtout séduit par sa virtuosité narrative - il y a toujours quelque plaisir à surclasser les Anglais dans le maniement de leur propre langue.

En témoignent les deux essais militants publiés par Arundhati Roy sous le titre *Le Coût de la vie* (6). Le premier est une enquête minutieuse, attentive autant qu'émouvante, sur la politique indienne des grands barrages et l'expropriation brutale des villageois qui ont le malheur de se trouver dans les zones vouées aux eaux par la bureaucratie centrale. Le second est un pamphlet aussi énergique que désespéré sur l'Inde nucléaire et sur le désastre, tant spirituel que matériel, que représente le choix atomique. Plus récemment, après les attentats du 11 septembre 2001, Arundhati Roy a publié, sous le

titre, *Ben Laden, secret de famille de l'Amérique*, un court texte où elle met en scène « les deux jumeaux », George Bush et Ben Laden, qui « se fondent l'un dans l'autre et deviennent peu à peu interchangeables. Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est qu'aucun terme de l'alternative ne représente une solution acceptable pour remplacer l'autre (7) ».

Né à Bombay en 1947, Salman Rushdie a été le premier écrivain non britannique à recevoir le Booker Prize, le plus prestigieux des prix littéraires de Grande-Bretagne. C'était en 1981, le roman s'appelait *Les Enfants de minuit* (8). Sur le mode de la farce monstrueuse, empruntant ses modèles explicites - Rabelais, Cervantès, Sterne, Grass - à la tradition littéraire occidentale, Rushdie écrit le roman, nécessairement brisé, informe, perpétuellement ruiné, de l'histoire de l'Inde et du Pakistan depuis la tragique partition de 1947 et l'indépendance. Il radiographie la fin d'un rêve - celui de l'unité de la vieille civilisation indienne enfin rendue à l'indépendance - devenu cauchemar et massacres.

Salman Rushdie, né au sein d'une famille musulmane d'Inde chassée au Pakistan par la partition de 1947, n'a eu d'autre issue que de se créer une Inde intérieure, symbolique, unifiée et déchirée : « *Mon histoire, mon pays de fiction existent, mais se situent, comme moi, légèrement en biais par rapport à la réalité. Je trouve ce décentrage nécessaire, mais on peut, bien sûr, discuter de sa valeur. J'ai cependant l'impression que ce n'est pas seulement du Pakistan que je parle.* »

Rushdie a toujours été lucide sur les raisons de sa consécration britannique. Avant même que la fatwah lancée par les autorités islamiques iraniennes après la parution des *Versets sataniques* (9) ne fasse de lui le symbole pourchassé de la liberté d'expression universelle, il s'est expliqué sur l'ambiguïté de sa situation d'écrivain postcolonial. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre a exporté en Inde, avec ses moeurs, ses rites et ses jeux, sa langue, conçue à la fois comme facteur d'unification du sous-continent et mode d'accès à l'universel et à la modernité. Mieux encore, les indianistes britanniques, souvent fort savants, toujours passionnés, ont révélé, en anglais, aux intellectuels indiens, l'étendue, la profondeur et l'extraordinaire richesse d'une civilisation dont les Indiens ne possédaient plus que des connaissances locales, fragmentaires et orientées. La langue anglaise est apparue à la fois comme le véhicule d'une unité retrouvée et comme le moyen de faire entrer les cultures de l'Inde dans le grand concert universel de la civilisation.

L'exemple le plus éclatant de ce décentrement a été donné au début du siècle par le succès international de Rabindranath Tagore, poète-prophète consacré en 1913 par le prix Nobel de littérature. Né en 1861 à Calcutta, fortement imprégné par la vision panthéiste et la mystique de l'amour et du beau des antiques *Upanishad*, fondateur en 1901 de l'école de Visva-Bharati, où des Indiens enseignaient la civilisation indienne aux Indiens, Tagore publie en 1910, en langue bengali, *Gitanjali*, une centaine de courts poèmes sur lesquels il compose également des mélodies. Travail de réécriture minutieusement adapté à l'auditoire britannique que Tagore entend toucher. Il adapte davantage qu'il ne traduit, il simplifie l'extrême complexité de la versification traditionnelle, il ménage la sensibilité rigoriste de l'Angleterre protestante.

Le succès est immédiat et immense. L'éditeur MacMillan à Londres et sa succursale de New York vendent Tagore comme le symbole d'un renouveau spirituel susceptible de stopper l'effondrement des valeurs occidentales minées par le matérialisme et le scientisme. En France, André Gide, à partir de la traduction anglaise bien sûr, traduit le recueil de Tagore sous le titre *L'Offrande lyrique* et lui assure une diffusion que la guerre de 1914 n'interrompra pas. L'immense talent de Tagore n'y est pour rien : sa consécration universelle, c'est-à-dire occidentale, repose sur un malentendu, une exploitation idéologique et sur un appauvrissement de sa pensée et de sa poésie. On en verra pour preuve le silence qui a longtemps entouré, qui entoure encore, la majeure partie de son oeuvre abondante en langue bengalie et le choix fait par la plupart des éditeurs français de traduire Tagore depuis la version anglaise plutôt qu'à partir de l'original (10).

Militant anticolonialiste proche de Gandhi, analyste souvent vigoureux d'une société indienne livrée à la suffisance du modèle capitaliste britannique (cf. l'admirable *Rakta-karabî, Red Oleanders*, paru à Londres en 1925, ou la très belle nouvelle *A quatre voix* (11), préfacée par Romain Rolland), Tagore devait accepter le sacrifice de sa propre langue - et donc celui d'une part essentielle de la culture qu'elle exprime - pour faire accéder cette même culture à la connaissance de tous.

La décolonisation et l'indépendance, acquises dans des conditions dramatiques, n'ont pas changé fondamentalement ces données. Ainsi que l'écrit Salman Rushdie, « *les conquérants à la peau rose sont rentrés chez eux en rampant ; les boxwallahs, les memsahibs et les bwanas ont laissé derrière eux leurs parlements, leurs écoles, leurs grandes routes et les règles du jeu de cricket* ». Ils ont laissé bien davantage : la langue anglaise considérée comme idiome littéraire dominant, et Londres,

acceptée, à l'intérieur même du champ littéraire indien, comme seule instance solide de consécration internationale.

Rushdie lui-même, malgré la puissance de sa verve critique, n'échappe pas à cette logique. Dans *Les Versets sataniques*, l'un des héros, Saladin Chamcha, lui ressemble beaucoup. Comme lui, c'est un Indien immigré à Londres parce qu'il trouve irrespirable le climat politique, social et intellectuel de son pays, lequel a perdu le fonds fabuleux de son ancienne civilisation sans cesser pour autant d'être en proie à ses antiques et sanguinaires démons. Mais pour justifier ce choix de Londres comme ville d'élection, il en est réduit à opposer à l'Angleterre, comme unique alternative, l'autre base littéraire de la langue anglaise, les Etats-Unis.

Le sarcasme ne cache pas la blessure : « *Parmi toutes les choses de l'esprit, il avait aimé par-dessus tout la culture protéenne et inépuisable des peuples de langue anglaise ; il avait dit (...) qu'Othello, "cette seule pièce", valait toute la production de n'importe quel autre dramaturge, dans n'importe quelle autre langue. (...) Il avait donné son amour à cette ville, Londres, la préférant à la ville de sa naissance ou à n'importe quelle autre ; il avait avancé lentement vers elle, furtivement, avec une joie toujours plus grande, se figeant comme une statue quand elle regardait dans cette direction, rêvant d'être celui qui la posséderait et ainsi, dans un sens, de devenir elle, comme dans le jeu de un, deux, trois, soleil, l'enfant qui touche celui qui y est, prend l'identité espérée. (...) Est-ce que les Etats-Unis, avec leur commission McCarthy, auraient permis à Hô Chi Minh de faire la cuisine dans leurs hôtels ? Qu'aurait eu à dire la loi McCarran-Walter contre les communistes à un Karl Marx d'aujourd'hui, se tenant à leur porte, la barbe buissonneuse, attendant de franchir la frontière. `! Londres ! Stupide serait l'âme qui ne préférerait pas Londres et ses splendeurs surannées, et ses doutes nouveaux, aux violentes certitudes de cette Rome transatlantique. »*

Mais Londres comme centre de consécration internationale des écrivains indiens est de plus en plus contesté par les Etats-Unis. C'est là, et non plus dans la capitale mythique du Commonwealth que publient et vivent désormais quelques-uns des auteurs les plus renommés de la « nouvelle vague indienne » : Amitav Gosh, né à Calcutta en 1956, habite New York ; Manil Sauri, né à Bombay en 1960, est professeur à l'université de Maryland ; Akhil Sharma, né à Delhi en 1971, diplômé de Harvard, vit à Manhattan.

Certains écrivains, comme V.S. Naipaul, romancier trinidadien d'origine indienne, ont poussé jusqu'au bout, jusqu'à l'assimilation aux valeurs des « *peaux roses* », la logique occidentale de la domination. En portant sur les anciens peuples colonisés le même regard, furieux, magistral et moralisateur des anciens colonisateurs, V.S. Naipaul a mérité le prix Nobel qui lui a été attribué en 2001.

Dans sa diversité, le nouveau roman indien présente cette particularité fascinante d'être à la fois microcosmique et macrocosmique : d'être le miroir qui concentre toutes les divisions, les particularismes et les nationalismes provinciaux et, en même temps, d'être une sorte de résumé vivant de toutes les littératures du monde, celles de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud, d'hier et d'aujourd'hui.

**PIERRE LEPAPE**

Ecrivain, auteur notamment du *Pays de la littérature*, Seuil, 2003.